

L'Encyclopédie, de Diderot et d'Alembert

Entreprise colossale, dont la publication s'est échelonnée entre 1751 et 1772, et dont la rédaction a mobilisé plus d'une centaine de contributeurs pour un total d'environ 60 000 articles, l'*Encyclopédie* s'est rapidement attiré les foudres de la censure par la volonté, affichée d'emblée par les auteurs, de rassembler l'ensemble des connaissances humaines et de les examiner de manière critique. Les éditeurs n'envisagent pourtant au départ que de traduire un dictionnaire à succès, la *Cyclo-*

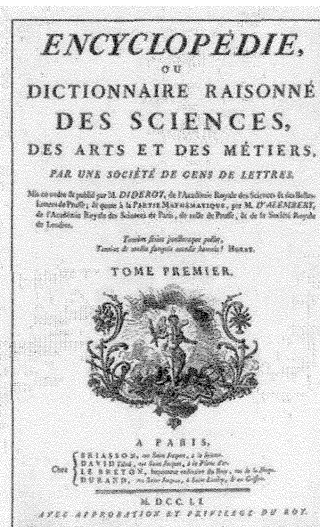
L'ambition des encyclopédistes est trop démesurée pour ne pas inquiéter les autorités politiques et religieuses.

pædia de l'éditeur anglais Ephraïm Chambers (1680-1740). Mais ce projet ne cessera de prendre de l'ampleur sous l'impulsion de Denis Diderot (1713-1784), qui en assume la codirection à partir de 1747. Or, Diderot est déjà à l'époque considéré comme un écrivain sulfureux, auteur de textes condamnés pour leur impiété ou leur obscénité. Certes, la présence à ses côtés de Jean Le Rond d'Alembert (1717-1783), scientifique à la renommée incontestée, est susceptible de rassurer les pouvoirs. Mais l'ambition des encyclopédistes est trop démesurée pour ne pas inquiéter les autorités politiques et religieuses. Les

rédacteurs souhaitent en effet « changer la façon commune de penser », comme l'écrit Diderot dans l'article « Encyclopédie ». Dans ce texte, le directeur de l'*Encyclopédie* se montre du reste pleinement conscient de l'originalité et de la portée d'un tel ouvrage. La nouveauté de son projet apparaît d'autant plus radicale que, pour lui, les connaissances ne doivent pas être ordonnées selon une perspective chrétienne : comme il l'affirme dans l'extrait ci-contre, c'est l'homme, et non Dieu, qui constitue le « centre commun » de l'univers. C'est donc autour de lui que l'ouvrage doit être organisé.

Un censeur obligeant

Mais les adversaires de l'*Encyclopédie* ont très tôt vu dans cette entreprise une mise en cause à peine déguisée de la religion. Sa vente est interdite une première fois en 1752, alors que deux volumes seulement ont paru. Les suivants sont publiés dans un climat de tension, mais les attaques se multiplient surtout à partir de 1757. Elles culminent en 1759, qui voit le Parlement de Paris condamner huit livres, au premier rang desquels figure l'*Encyclopédie*. En l'espace de quelques mois, le privilège (cf p. 52) révoqué, et l'ouvrage mis à l'**Index*** par le pape Clément XIII (1693-1769). Si Diderot et les encyclopédistes finissent par gagner la bataille de la publication, ils le doivent en grande partie à Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), directeur



de la Librairie à partir de 1750. Favorable à la diffusion des idées nouvelles, Malesherbes a sauvé le projet encyclopédique en 1752 comme en 1759. Ainsi, c'est grâce à son appui que la publication peut reprendre après la première interdiction. Il n'hésite pas en outre, lorsqu'il se voit obligé de faire saisir les manuscrits conservés par Diderot, à en avertir ce dernier et même à cacher chez lui certains documents compromettants. En septembre 1759, il parvient à contourner la suppression du privilège en obtenant l'autorisation de publier les volumes de planches, et il ferme ensuite les yeux sur l'impression clandestine des volumes de texte. L'*Encyclopédie* offre ainsi un exemple de ces paradoxes dont l'édition française avait le secret sous l'Ancien Régime : cette entreprise titanesque, que tous les pouvoirs s'accordaient à juger dangereuse, n'a pu être menée à bien que grâce au responsable de la censure royale.

Alexis Levrier, maître de conférences à l'université de Reims, auteur de *Les Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »* (Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2007).

« La tentative d'un siècle philosophe »



Le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain. [...]

Une considération surtout qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre, ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. L'univers se tait ; le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante ; et que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que de se soumettre à cette considération ? Pourquoi n'introduirions-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions avec plus d'avantage faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points ? Quelle vive et douce réaction n'en résultera-t-il pas des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres ?

Voilà ce qui nous a déterminé à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre travail. Qu'on suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvu qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, insensible et froid. L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. [...]

Nous croyons sentir tous les avantages d'une entreprise telle que celle dont nous nous occu-

pons. [...] Nous avons vu qu'il n'y avait qu'un travail de plusieurs siècles, qui pût introduire entre tant de matériaux rassemblés, la forme véritable qui leur convenait ; donner à chaque partie son étendue ; réduire chaque article à une juste longueur ; supprimer ce qu'il y a de mauvais ; suppléer ce qui manque de bon, et finir un ouvrage qui remplit le dessein qu'on avait formé, quand on l'entreprend. Mais nous avons vu que de toutes les difficultés, une des plus considérables, c'était de le produire une fois, quelque informe qu'il fût, et qu'on ne nous ravirait pas l'honneur d'avoir surmonté cet obstacle. Nous avons vu que l'*Encyclopédie* ne pouvait être que la tentative d'un siècle philosophe ; que ce siècle était arrivé ; que la renommée, en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'achèveraient, peut-être ne dédaignerait pas de se charger des nôtres ; et nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante et si douce, qu'on s'entreprendrait aussi de nous, lorsque nous ne serions plus. [...] L'homme se montre à ses contemporains et se voit tel qu'il est, composé bizarre de qualités sublimes et de faiblesses honteuses. Mais les faiblesses suivent la dépouille mortelle dans le tombeau, et disparaissent avec elle ; la même terre les couvre : il ne reste que les qualités éternisées dans les monuments qu'il s'est élevés à lui-même, ou qu'il doit à la vénération et à la reconnaissance publiques ; honneurs dont la conscience de son propre mérite lui donne une jouissance anticipée ; jouissance aussi pure, aussi forte, aussi réelle qu'aucune autre jouissance, et dans laquelle il ne peut y avoir d'imaginaire, que les titres sur lesquels on fonde ses prétentions. Les nôtres sont déposés dans cet ouvrage ; la postérité les jugera.

ENCYCLOPÉDIE, OU DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS, TOME V, 1755, ARTICLE « ENCYCLOPÉDIE ».